

La Crue

Huis clos · Pièce à 3 personnages · 1 femme, 1 homme, 1 au choix · 75 min · Avancé · Dès 12 ans

Une nuit de mars, la Vienne monte plus vite que prévu. Dans la salle du conseil de Pontvieux, la maire doit décider avant l'aube d'ouvrir ou non le déversoir de la rive sud : noyer la plaine des Aulnes pour sauver la ville. Sa mère refuse de quitter la maison de famille, au milieu de la plaine. Son frère, l'ingénieur de la digue, presse d'ouvrir sans vouloir dire pourquoi, et Camille, de permanence cette nuit, a son père de l'autre côté de l'eau.

La salle du conseil de la mairie de Pontvieux, petite ville au bord de la Vienne, la nuit du 25 au 26 mars, de nos jours.

Distribution

MARTHE (Rôle féminin, Senior) 61 ans, maire de Pontvieux depuis vingt-cinq ans ; sa mère vit sur la rive sud, dans la maison où elle a grandi.

SIMON (Rôle masculin, Adulte) 52 ans, son frère, ingénieur de la digue depuis vingt et un ans.

CAMILLE (Sans marque de genre, Jeune adulte) 24 ans, de permanence à la mairie cette nuit ; a grandi dans la plaine des Aulnes, où son père élève des vaches.

ACTE I : VINGT-TROIS HEURES

SCÈNE 1

(La salle du conseil d'une petite mairie. Une longue table, des chaises, un drapeau. Sur une table à part, une radio, un téléphone fixe, un grand registre ouvert. Au mur, une carte de la commune coupée en deux par une rivière. La pluie sur les vitres.)

(Camille écrit dans le registre. Marthe se tient devant la carte, son portable à l'oreille. On entend, très loin, une sonnerie qui ne finit pas.)

CAMILLE. Vingt-trois heures. Échelle du pont : cinq mètres cinquante-huit.

(Marthe baisse le portable. La sonnerie s'arrête.)

MARTHE. Elle ne décroche pas.

CAMILLE. Elle dort, peut-être.

MARTHE. Elle ne dort pas. Elle ne dort plus depuis des années. Elle écoute la radio dans la cuisine jusqu'à trois heures du matin. Elle a entendu sonner. Elle a regardé le téléphone, elle a vu mon nom, et elle a remis une bûche dans le poêle.

(Elle pose le portable sur la table.)

MARTHE. Moulins ?

CAMILLE. Moulins-la-Roche a donné six mètres douze à vingt-deux heures quarante. Ils disent que ça ralentit.

MARTHE. Ils disent ça depuis six heures du soir.

CAMILLE. Ils l'ont dit moins fort, cette fois.

(Un temps.)

MARTHE. La préfecture ?

CAMILLE. Rappelé à vingt-deux heures cinquante. J'ai noté. Le directeur de cabinet. Il a dit, je relis : « Le règlement du déversoir est clair, la décision revient à madame la maire. Le préfet ne prendra pas la direction des opérations. La préfecture reste à sa disposition. »

MARTHE. Il pourrait la prendre. Il a choisi de ne pas la prendre.

CAMILLE. C'est ce qu'il a dit.

MARTHE. Ça veut dire qu'il est assis dans sa cuisine, lui aussi, avec son téléphone retourné sur la table, et qu'il ne veut pas voir son nom en bas d'une page.

CAMILLE. J'écris ça aussi ?

MARTHE. Non.

(Camille ne bouge pas le stylo.)

MARTHE. Tu peux écrire « la préfecture reste à disposition ». C'est vrai. Elle reste.

(Camille écrit. La radio grésille ; une voix, des chiffres qu'on ne distingue pas.)

CAMILLE. L'équipe du déversoir demande s'ils restent sur place.

MARTHE. Ils restent.

CAMILLE. Ils demandent jusqu'à quand.

MARTHE. Jusqu'à ce que je les appelle.

CAMILLE. Déversoir, ici mairie. Vous restez en place. La maire vous rappelle. Terminé.

(La radio grésille.)

CAMILLE. Ils disent qu'il fait froid.

MARTHE. Ils ont un camion, un thermos et un chauffage. Il y a des gens qui n'ont que leur toit.

CAMILLE. Je ne leur répète pas.

MARTHE. Non. Ne leur répète pas.

(Le téléphone fixe sonne. Camille décroche.)

CAMILLE. Mairie de Pontvieux, permanence. Oui. Oui, monsieur. Rue du Moulin, aux Prés-Neufs. Oui, l'ordre d'évacuation vaut pour toute la rue.

(Un temps.)

CAMILLE. Je comprends. Non, je ne peux pas vous dire si l'eau va monter jusque chez vous. Je peux vous dire que les pompiers passent avec le haut-parleur et qu'il y a des lits au gymnase.

(Un temps.)

CAMILLE. Oui, la digue est donnée pour sept mètres quarante. Oui, c'est ce que la maire a dit.

(Camille couvre le combiné de la main.)

CAMILLE. Il dit que vous l'avez dit vous-même, à la télévision, et qu'il ne voit pas pourquoi il irait dormir au gymnase avec sa femme et le chien si la digue tient.

MARTHE. Passe-le-moi.

(Camille lui tend le combiné.)

MARTHE. Monsieur Ferrand ? Marthe Aubry. Oui. Oui, je l'ai dit. Je le redirais. Prenez le chien, prenez votre femme, prenez la voiture, et allez au gymnase. Non, ce n'est pas un conseil. Merci. Bonne nuit.

(Elle raccroche.)

CAMILLE. Il va y aller ?

MARTHE. Il va y aller pour me faire plaisir, et il me le reprochera pendant dix ans. C'est comme ça qu'on sait que les gens vont bien.

(Marthe revient à la carte. Elle pose un doigt sur la rive nord, puis le fait glisser jusqu'à la rivière.)

MARTHE. Les Prés-Neufs ?

CAMILLE. Les pompiers disent deux cent dix maisons vides sur quatre cents. Les autres ne veulent pas partir ou ne répondent pas. Ils repassent dans les rues avec le haut-parleur toutes les heures.

MARTHE. Les Tilleuls ?

CAMILLE. Ils ont sorti ceux qui marchent. Il en reste quarante et un. Les ambulances de l'hôpital sont parties à vingt-deux heures, elles font des tours. Quatre par tour.

MARTHE. Dix tours.

CAMILLE. Onze. Il y en a une qui ne peut pas être assise.

(Un temps. Camille regarde son portable, le retourne sur la table.)

MARTHE. Tu as le droit de regarder ton téléphone.

CAMILLE. Je ne le regardais pas.

MARTHE. Tu le regardes depuis dix heures. Toutes les quatre minutes. Je

compte, moi aussi.

(Un temps.)

CAMILLE. Mon père est parti à dix heures. Il est allé aux Aulnes.

MARTHE. Aux Aulnes. Chez qui ?

CAMILLE. Chez votre mère.

(Marthe ne répond pas.)

CAMILLE. Il a fermé les vaches dans la grange haute à six heures, il est rentré, il a mangé debout, il a dit : « La vieille Odette est encore toute seule sur sa butte, je vais la chercher, je la ramène de force s'il faut. » Il a pris le tracteur. À dix heures vingt, il m'a envoyé un message. Un mot : « arrivé ». Depuis, rien.

MARTHE. Personne ne ramène ma mère de force.

CAMILLE. Il a un tracteur.

MARTHE. J'y étais à quatre heures cet après-midi, avec la voiture de la mairie et deux pompiers. Elle épluchait des pommes de terre. Elle m'a demandé si je restais dîner. Je lui ai dit que la Vionne allait passer par-dessus la route. Elle m'a dit : « La Vionne passe par-dessus la route depuis que je suis née, elle n'est jamais montée plus haut que la deuxième marche. » Elle a mis deux assiettes de plus, pour les pompiers.

CAMILLE. Et vous êtes repartie.

MARTHE. J'avais une ville à faire évacuer.

(Un temps.)

CAMILLE. La route des Aulnes est coupée depuis dix heures et demie. Les gendarmes ont mis la barrière au carrefour du pont.

MARTHE. Je sais.

CAMILLE. Alors ils sont deux, là-bas.

MARTHE. Ils sont deux sur la butte. Sur la butte, l'eau n'a jamais passé la deuxième marche. Pas en cinquante-cinq, pas en quatre-vingt-deux.

CAMILLE. Personne n'avait ouvert le déversoir en quatre-vingt-deux.

MARTHE. Le déversoir n'existait pas en quatre-vingt-deux.

(Un temps. La pluie redouble.)

CAMILLE. Si on ouvre, l'eau arrive à la butte en combien de temps ?

MARTHE. Je ne sais pas.

CAMILLE. Vous ne savez pas ?

MARTHE. Ce n'est pas moi qui sais. C'est Simon qui sait. Il a fait les calculs, il a fait les plans, il connaît chaque fossé de cette plaine mieux que les vaches de ton père.

CAMILLE. Il est où ?

MARTHE. Sur la digue. Depuis cinq heures du soir. Il ne répond pas non plus.

(Elle reprend son portable, compose un numéro, écoute. On n'entend rien.)

MARTHE. Messagerie. Il dit qu'on ne parle pas à une machine.

CAMILLE. Vous voulez que je l'appelle à la radio ?

MARTHE. Il n'a pas pris de radio. Il ne prend jamais de radio. Il dit que ça l'empêche d'écouter l'eau.

(La radio grésille de nouveau. Camille écoute, note.)

CAMILLE. Vingt-trois heures dix. Échelle du pont : cinq mètres soixante et un.

MARTHE. Trois centimètres en dix minutes.

CAMILLE. Oui.

MARTHE. À six heures du soir, c'était deux centimètres.

CAMILLE. Oui.

MARTHE. Ne dis pas oui. Dis-moi que je me trompe.

CAMILLE. Vous ne vous trompez pas.

(On entend une porte, en bas, puis des pas lourds dans l'escalier.)

SCÈNE 2

(Simon entre. Ciré ouvert, de la boue jusqu'aux cuisses, une lampe frontale éteinte autour du cou. Il reste près de la porte. L'eau coule de lui sur le parquet.)

SIMON. Il faut ouvrir.

MARTHE. Bonsoir, Simon.

SIMON. Il faut ouvrir avant trois heures.

MARTHE. Assieds-toi.

SIMON. Je mets de la boue partout.

MARTHE. C'est du parquet de 1890, il a vu pire que toi. Assieds-toi.

(Il ne s'assoit pas. Camille lui tend le thermos. Il boit au goulot, longtemps.)

SIMON. Merci. Camille. Tu fais la nuit ?

CAMILLE. Jusqu'à huit heures.

SIMON. Personne ne fait la nuit jusqu'à huit heures. On fait la nuit jusqu'à ce que la nuit s'arrête.

MARTHE. Les Saules ?

SIMON. Les Saules, côté champ, il y a des bouillons. Dans l'herbe, au pied de la digue, à dix, quinze mètres. L'eau sort de la terre comme d'une casserole. Elle est trouble. Elle porte du sable.

CAMILLE. Ça veut dire quoi, du sable ?

SIMON. Ça veut dire que l'eau ne passe pas à travers la digue. Elle passe dessous. Elle a trouvé un chemin. Et chaque grain de sable qu'elle emporte, c'est le chemin qui s'élargit. Un bouillon clair, on le regarde. Un bouillon qui porte du sable, on le compte. À six heures, j'en avais trois. À dix heures, neuf. Quand je suis parti, j'ai arrêté de compter.

MARTHE. Vous avez mis des sacs ?

SIMON. On a fait des cercles de sacs autour de chacun, pour que l'eau monte dedans et pousse contre elle-même. Les gars de la voirie sont là-bas, ils en remplissent à la lumière des camions. Ça ralentit. Ça ne répare rien.

MARTHE. En quatre-vingt-quatorze, il y avait des bouillons aux Saules.

SIMON. Oui.

MARTHE. En 2016 aussi. Tu m'avais fait venir en bottes, à minuit, pour me les montrer. La digue a tenu.

SIMON. En 2016, on avait cinq mètres quatre-vingts au pont. Ce matin, on aura sept mètres dix.

MARTHE. La digue est donnée pour sept mètres quarante. C'est écrit. Je l'ai lu cent fois, je l'ai dit à la télévision régionale en 2018, je l'ai dit aux gens des Prés-Neufs quand ils avaient peur d'acheter. Sept mètres quarante. Ça fait trente centimètres de marge.

SIMON. Pas aux Saules.

MARTHE. Les Saules font partie de la digue.

SIMON. Pas aux Saules, Marthe.

(Un temps.)

MARTHE. Combien ?

SIMON. Six quatre-vingts. Six quatre-vingt-dix. Je ne sais pas. Personne ne sait, à partir d'un certain nombre de bouillons. Au rythme de ce soir, on y sera vers six heures, avant le jour. Ça peut tenir jusqu'au matin et partir à sept heures moins cinq. Ça peut partir dans une heure.

(Marthe va à la carte.)

MARTHE. Si on ouvre à trois heures ?

SIMON. On retire soixante, soixante-dix centimètres au pont au moment du pic. On reste sous six cinquante. Les Saules tiennent.

MARTHE. Et la plaine ?

SIMON. La plaine prend ce qu'on lui donne. C'est pour ça qu'on l'a dessinée.

CAMILLE. Combien de temps, pour la butte ?

(Simon regarde Camille.)

SIMON. Une heure et demie pour le bas des Aulnes. Deux heures pour le pied de la butte. Après, ça monte vite, parce que la plaine est une cuvette : près d'un mètre à l'heure, jusqu'à ce qu'elle soit pleine.

CAMILLE. Pleine, ça veut dire combien, à la maison ?

SIMON. Deux mètres dix au pied du mur de la cuisine.

MARTHE. La deuxième marche.

SIMON. Le plafond de la cuisine.

(Un temps.)

MARTHE. Le grenier ?

SIMON. Le grenier reste au sec. Le plancher est à deux mètres soixante. Je l'ai mesuré. Tu crois que je ne l'ai pas mesuré ?

MARTHE. Elle ne monte plus l'escalier. Pas depuis sa hanche. Elle dort dans la salle à manger, sur le canapé. Tu le sais, tu l'as descendu toi-même, le lit.

SIMON. Je le sais.

MARTHE. Alors, ce que tu me demandes, c'est d'envoyer deux mètres d'eau dans une pièce où dort une femme de quatre-vingt-six ans qui ne monte plus les marches.

SIMON. Je te demande d'ouvrir le déversoir avant que la digue s'ouvre toute seule. Quand la digue s'ouvre toute seule, ce n'est pas deux mètres en deux heures. C'est un mur. Et derrière les Saules, il n'y a pas de plaine. Il y a les Prés-Neufs. Il y a l'école. Il y a les Tilleuls.

CAMILLE. Il reste quarante et un résidents aux Tilleuls.

SIMON. Tu vois.

CAMILLE. Et il y a mon père, aux Aulnes.

(Simon se tourne vers Camille.)

SIMON. Yann ?

CAMILLE. Il est allé chercher votre mère à dix heures. Il n'est pas revenu.

SIMON. Il est dans la maison ?

CAMILLE. Il a écrit « arrivé ». Après, la route a été coupée.

(Simon s'assoit enfin, au bout de la table.)

SIMON. Il a toujours fait ça. Quand on était petits, c'est lui qui venait nous chercher sur la glace, quand on allait trop loin sur l'étang.

MARTHE. Simon.

SIMON. Il me portait sur son dos. Il avait douze ans, il me portait sur son dos jusqu'à la maison.

MARTHE. Simon. Le règlement.

SIMON. Quoi, le règlement ?

MARTHE. Le règlement du déversoir. Article quatre. « L'ouverture est ordonnée par la maire de Pontvieux, après avis écrit de l'ingénieur de la

digue. » Avis écrit. C'est toi qui as tenu à cette phrase. Tu disais que la maire n'y connaissait rien et qu'on ne noierait pas onze fermes sur un coup de téléphone.

SIMON. Je disais ça.

MARTHE. Alors écris-le. Tu prends une feuille, tu écris : « La digue ne tiendra pas aux Saules au-delà de six mètres quatre-vingts », tu dates, tu signes, et j'appelle le camion du déversoir.

(Camille arrache une feuille du bloc, la pose devant Simon avec un stylo. Simon regarde la feuille.)

SIMON. Je te le dis. Je suis là, je te le dis.

MARTHE. Tu me le dis. Le règlement ne demande pas que tu me le dises. Il demande que tu l'écrives.

SIMON. Si j'écris ça, on me demandera pourquoi.

MARTHE. Qui ?

SIMON. Tout le monde. Demain. Les gens des Aulnes. Les assurances. La préfecture, qui reste à ta disposition. On me demandera pourquoi une digue donnée pour sept mètres quarante ne tient pas à six quatre-vingts. Et il faudra que je réponde.

MARTHE. Et pourquoi elle ne tient pas ?

(Simon ne répond pas. Il pose le stylo à côté de la feuille, bien droit.)

MARTHE. Simon. Pourquoi elle ne tient pas ?

(Le téléphone fixe sonne. Personne ne bouge. Il sonne encore. Camille décroche.)

CAMILLE. Mairie de Pontvieux, permanence. Oui. Oui, elle est là. Ne quittez pas.

(Camille tend le combiné à Marthe.)

CAMILLE. C'est votre mère.

(Noir.)

ACTE II : MINUIT

SCÈNE 1

(La même salle. Marthe au téléphone fixe, debout, le fil tendu. Simon assis au bout de la table, la feuille blanche devant lui. Camille au registre. La pluie.)

MARTHE. Maman. Oui, c'est moi. Oui, je suis à la mairie.

(Un temps.)

MARTHE. Non, je ne dors pas ici. Je ne dors nulle part, cette nuit.

(Un temps.)

MARTHE. Yann est là ? Passe-le-moi.

(Un temps.)

MARTHE. Il dort. Dans le fauteuil de papa. Bon. Laisse-le dormir. Écoute-moi. Non, écoute-moi, toi, pour une fois. La Vionne est à cinq mètres soixante-quinze au pont.

(Un temps.)

MARTHE. Je sais que tu as la radio. Je sais que tu l'entends mieux que moi.

(Un temps.)

MARTHE. Oui. Le déversoir. Je n'ai rien décidé. Maman. Je n'ai rien décidé.

(Un temps.)

MARTHE. Je ne t'ai jamais dit ça. Je t'ai dit que tant que je serais maire...

(Un temps. Elle ferme les yeux.)

MARTHE. Oui. Je l'ai dit. Dans la cuisine, à la Toussaint, il y a vingt ans. Je m'en souviens.

(Un temps.)

MARTHE. Tu n'as pas signé, je sais. Tu es la seule. Tout le monde le sait, tu l'as dit au marché pendant six ans. Mais ça ne te protège pas, maman. Une signature qui manque, ça ne protège pas une maison. L'eau ne lit pas les conventions.

(Un temps.)

MARTHE. Qu'est-ce que tu dis ? Répète.

(Un temps.)

MARTHE. Si tu montes au grenier... Je sais que tu ne peux pas. Yann peut te porter. Il a porté Simon sur son dos jusqu'à la maison, il peut bien te porter dans l'escalier.

(Un temps.)

MARTHE. Il est là, oui. Il est plein de boue. Il ne veut pas s'asseoir sur les chaises du conseil.

(Simon lève la tête.)

MARTHE. Je lui dirai.

(Un temps.)

MARTHE. Maman. Les photos. Les albums de papa, dans le buffet, il faudrait les mettre en haut.

(Un temps.)

MARTHE. Tu les as montés. Quand ?

(Un temps.)

MARTHE. En septembre. Tu les as montés au grenier en septembre.

(Un long temps.)

MARTHE. Pourquoi en septembre ?

(Un temps. Marthe écoute longtemps. Elle ne dit rien.)

MARTHE. D'accord. Passe-moi Yann quand il se réveille. Oui. Oui. Toi aussi.

(Elle raccroche. Elle garde la main sur le combiné.)

SIMON. Qu'est-ce que tu dois me dire ?

MARTHE. De mettre une chemise sèche. Il y en a à toi dans l'armoire de ta chambre, elle les a repassées.

SIMON. Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre ?

MARTHE. Que Yann dort dans le fauteuil de papa. Qu'il a mangé deux assiettes de soupe. Qu'il a voulu la mettre dans le tracteur et qu'elle lui a demandé s'il la prenait pour une botte de foin.

CAMILLE. Il dort.

MARTHE. Il dort, Camille. Il ronfle. Elle me l'a fait écouter.

(Camille ferme le registre, le rouvre, reprend le stylo.)

SIMON. Les albums ?

MARTHE. Au grenier depuis septembre. Avec le portrait de papa, la boîte à couture, les lettres. Tout ce qui ne se remplace pas. Elle a demandé au fils Mercier de les monter.

SIMON. Pourquoi en septembre ?

MARTHE. Je lui ai demandé.

SIMON. Et ?

MARTHE. Elle a dit : « Parce que le jour où Simon est venu mesurer le grenier avec son mètre, je n'étais pas encore sourde. » Elle a dit : « Vous êtes mes enfants, je sais lire sur vos têtes. » Elle a dit : « Fais ce que tu as à faire, Marthe. Tu l'as toujours fait. »

(Un temps. La pluie.)

SIMON. Je suis venu mesurer en juillet. Je lui ai dit que c'était pour l'assurance.

MARTHE. Elle a fait semblant de te croire pendant deux mois. Et en septembre, elle a monté les albums.

SCÈNE 2

(Marthe lâche le combiné. Elle se tourne vers Camille.)

MARTHE. Camille. Au deuxième étage, le bureau de l'urbanisme, l'armoire grise au fond. La clé est sous le pot du ficus. Tu me descends le dossier de la digue. « Réception des travaux, 2006. » Des classeurs bleus. Il y en a trois. Prends les trois.

CAMILLE. Maintenant ?

MARTHE. Maintenant. Si j'ouvre, la préfecture voudra les pièces à huit heures. Si je n'ouvre pas, elle les voudra aussi, plus tard, et avec d'autres gens autour de la table.

SIMON. Ce n'est pas la peine.

MARTHE. Tu ne veux pas écrire. Moi, je veux lire.

SIMON. Il n'y a rien à lire là-dedans que je ne puisse pas te dire.

MARTHE. Alors dis-le avant que Camille revienne.

(Camille prend une radio portative sur la table, hésite, regarde Simon, puis Marthe.)

CAMILLE. Si Moulins appelle, je l'entends là-dessus.

MARTHE. Va.

(Camille sort. On entend ses pas monter l'escalier. Un temps.)

MARTHE. Tu as cinq minutes. L'armoire est dure à ouvrir.

SIMON. Je sais. C'est moi qui l'ai fermée la dernière fois.

MARTHE. Les Saules.

SIMON. Les Saules n'ont jamais été faits.

(Un temps.)

MARTHE. On les a faits en 2007.

SIMON. On les a votés en 2007. En mars. Ici, à cette table. Toi au bout, moi debout contre le mur, parce que je n'étais pas élu, j'étais l'ingénieur, on ne me donnait pas de chaise. Trois cents mètres de noyau d'argile. Quatre cent mille euros. Unanimité. Il y a eu des applaudissements. Gérard avait apporté du crémant.

MARTHE. Je me souviens du crémant.

SIMON. Et en octobre, tu as passé une décision modificative.

(Un temps.)

MARTHE. L'école.

SIMON. L'école des Prés-Neufs. Il y avait cent vingt enfants qui arrivaient à la rentrée suivante et pas une classe pour les mettre. Tu as dit : on décale les Saules d'un an. Les Saules ont tenu cent ans, ils tiendront un an de plus. Tu l'as dit à peu près comme ça.

MARTHE. Et l'année suivante ?

SIMON. L'année suivante, l'État a baissé les dotations. L'année d'après, il y a eu le gymnase. Puis la station d'épuration, puis la rue du Marché. Après, j'ai arrêté de demander.

MARTHE. Tu as arrêté de demander.

SIMON. Tu as arrêté de me poser la question. Ce n'est pas pareil, mais ça revient au même. Chaque année, je t'envoyais le rapport d'inspection de la digue. Chaque année, j'écrivais en bas de la page trois : « Tronçon des Saules : travaux prévus en 2006 non réalisés, à surveiller. » Chaque année, tu signalais le rapport.

MARTHE. Je lisais tes rapports.

SIMON. Tu signalais la page une. Dix-neuf ans. Dix-neuf fois la page une. La page trois, je l'ai écrite dix-neuf fois pour personne.

(Marthe va à la fenêtre.)

MARTHE. Et le procès-verbal ? Le procès-verbal de 2006 donne la digue pour sept mètres quarante. Je l'ai sous les yeux depuis vingt ans, il est encadré dans le couloir.

SIMON. La photo de la signature est encadrée dans le couloir. Pas le procès-verbal.

MARTHE. Simon.

SIMON. Le vingt-neuf décembre 2006. Ici. Il neigeait. Leur chef de chantier avait écrit une réserve à la main, en bas de la dernière page : « Tronçon des Saules, noyau non réalisé. » Avec cette réserve, pas de subvention avant le trente et un. Et tu sais ce que tu as regardé, à ce moment-là ? Pas la réserve. La fenêtre. Les Prés-Neufs sous la neige. Tes quatre cents maisons qui n'étaient encore qu'un dessin sur une nappe de restaurant.

MARTHE. Je n'ai jamais dessiné sur une nappe.

SIMON. Si. Au Cheval Blanc, en 2004. Je l'ai gardée.

(Un temps.)

MARTHE. J'ai dit : on lève la réserve, et on fait les Saules l'été prochain.

SIMON. Tu as dit : « Simon, c'est trois cents mètres. On ne va pas laisser quatre cents familles dehors pour trois cents mètres. » Tu as dit : « Je te donne ma parole. » Et j'ai pris le stylo, j'ai barré la réserve, j'ai écrit « réserve levée » et j'ai mis mes initiales. Tu as mis les tiennes à côté. Le chef de chantier nous regardait. Il n'a rien dit. Il a juste remis son bonnet.

MARTHE. Tu avais trente-deux ans.

SIMON. J'avais trente-deux ans, j'avais un diplôme, et je savais exactement ce que je faisais. Ne me donne pas mon âge comme excuse. Je ne l'ai jamais pris.

(Un temps. Marthe revient vers la table.)

MARTHE. Tu te souviens de Pontvieux en 2001 ? Quand j'ai été élue ? L'école Jules-Ferry avait deux classes et on allait en fermer une. La boulangerie de la place était fermée depuis l'hiver. Il y avait un panneau « à vendre » sur une maison sur trois de la Grand-Rue. Les jeunes partaient à dix-huit ans et ne revenaient qu'aux enterrements. J'ai fait une liste, la première semaine, dans ce bureau : les gens qui allaient mourir dans les dix ans. Elle faisait deux pages. Une ville, Simon, ce n'est pas des maisons. C'est des gens qui arrivent plus vite qu'ils ne partent. Les Prés-Neufs, c'était la seule terre plate et sèche qu'on avait. Sèche, à condition d'une digue. Alors j'ai fait la digue. J'ai fait venir quatre cents familles. J'ai fait rouvrir la boulangerie, j'ai fait construire l'école, et aujourd'hui il y a trois classes de maternelle à Pontvieux et une liste d'attente à la crèche. Je ne regrette pas une maison. Pas une.

SIMON. Je ne t'ai pas demandé de regretter les maisons.

MARTHE. Tu me demandes quoi ?

SIMON. Rien. Je te dis pourquoi la digue cède. Tu me l'as demandé deux fois.

(Un temps.)

SIMON. J'ai acheté aux Prés-Neufs en 2008. Rue des Saules. Tu te rappelles pourquoi ?

MARTHE. Pour que les gens voient que l'ingénieur dormait derrière sa digue.

SIMON. C'est ce que tu m'as dit de répondre au journal. Moi, je l'ai fait pour dormir derrière les Saules. Si un jour ça devait partir, je voulais être le premier mouillé.

MARTHE. Ta maison est vide ?

SIMON. Depuis six heures. J'ai mis le chat chez la voisine, qui est partie avec. Je ne sais pas où elle est, ni le chat.

(Un temps.)

MARTHE. Écris l'avis.

SIMON. Marthe...

MARTHE. Écris le chiffre. « Risque de rupture aux Saules au-delà de six mètres quatre-vingts. » La date, l'heure, ta signature. Le pourquoi, on le dira demain, à ceux qui le demanderont. Ce soir, je n'ai besoin que du chiffre.

SIMON. Demain, ils n'auront pas besoin de nous le demander. Il suffit d'ouvrir l'armoire grise.

MARTHE. Écris le chiffre, Simon.

SIMON. Et toi ? Si je l'écris, tu ouvres ?

(Marthe ne répond pas.)

SIMON. Tu vois. Ce n'est pas ma signature qui te manque.

(Noir.)

SCÈNE 3

(La lumière revient. Plus tard. Simon dort, assis au bout de la table, la tête sur ses bras. Marthe, debout au registre, écrit. Camille entre, un classeur bleu ouvert contre la poitrine, la radio portative dans l'autre main. Camille pose le classeur sur la table, ouvert. Simon se réveille.)

CAMILLE. Il n'était pas dans l'armoire grise. Il y avait trois classeurs, le troisième était vide. J'ai ouvert tous les tiroirs du deuxième étage. Il était dans l'ancien bureau de la digue, sous une pile de cartes.

MARTHE. Ça fait une heure et demie.

CAMILLE. J'ai lu, aussi. Dans l'escalier.

(Un temps.)

CAMILLE. La lumière de l'escalier ne marche plus depuis des mois. J'ai lu avec la lampe du téléphone. Je n'aurais pas dû. Mais la page était marquée avec un trombone rouge, et quand quelqu'un met un trombone rouge, on lit.

SIMON. C'est moi, le trombone.

CAMILLE. « Tronçon des Saules : noyau non réalisé. » C'est barré. À côté : « réserve levée ». Et deux fois des initiales. M. A. S. A.

(Camille tourne le classeur vers Marthe.)

CAMILLE. Aubry. Marthe Aubry. Simon Aubry.

MARTHE. Oui.

CAMILLE. Je ne sais pas lire un procès-verbal. Je sais lire des cotes et des heures. Mais je sais lire un mot barré.

(Un temps.)

CAMILLE. Elle va céder ?

SIMON. Oui.

MARTHE. Simon.

SIMON. Oui, Camille. Si on n'ouvre pas, elle cède. Je ne sais pas à quelle heure. Je sais où.

CAMILLE. Aux Saules.

SIMON. Derrière ma maison.

CAMILLE. Et si on ouvre, mon père a deux mètres d'eau sous le grenier, avec une dame qui ne monte plus les marches.

SIMON. Oui.

CAMILLE. Vous avez une autre réponse que oui ?

SIMON. Non.

(Camille se tourne vers Marthe.)

CAMILLE. Et vous ?

MARTHE. J'ai une ville de deux mille huit cents habitants, dont six cents qui dorment encore derrière les Saules parce qu'ils ne croient pas le haut-parleur. J'ai quarante et un résidents aux Tilleuls et des ambulances qui font des tours. J'ai une maison sur une butte avec deux personnes dedans. Ce n'est pas une réponse, Camille. C'est une liste.

CAMILLE. Vous l'avez dite à la télévision, la cote. Sept mètres quarante. Mon père avait le poste allumé dans la cuisine. Il a monté le son. Il a dit : « Tu vois, Marthe sait ce qu'elle fait. »

MARTHE. Je le croyais.

CAMILLE. Vous croyiez quoi ? Que le mot barré allait repousser tout seul ?

(Un temps. Marthe ne répond pas.)

SIMON. Camille. C'est moi qui ai barré.

CAMILLE. Je sais. J'ai vu l'écriture. C'est la même que sur les panneaux de la digue, « interdit de stationner sur la crête ». Vous écrivez les sept comme à l'école, avec une barre au milieu.

(La radio portative grésille. Une voix, hachée.)

CAMILLE. Ici mairie de Pontvieux, j'écoute. Répétez, Moulins.

(La voix, plus longue. Camille écrit sur le dos de sa main, puis reporte dans le registre.)

CAMILLE. Bien reçu. Terminé.

CAMILLE. Une heure cinquante. Moulins-la-Roche, sept mètres zéro cinq. Il y a eu un orage sur le haut du bassin, ils n'avaient rien vu venir. Ils disent que le pic arrive plus tôt et plus haut. Six heures. Sept mètres vingt-cinq au pont.

(Un temps.)

CAMILLE. Et le pont, à l'instant : six mètres zéro huit.

(Simon se lève, va à la carte. Il compte sur ses doigts, sans rien dire. Marthe et Camille le regardent.)

SIMON. Les Saules à six quatre-vingts vers cinq heures et demie. Peut-être avant. Pour que la plaine ait le temps de prendre l'eau avant que les Saules lâchent, il faut ouvrir à cinq heures. Au plus tard.

MARTHE. Tu disais trois heures.

SIMON. Trois heures, c'était pour qu'ils aient le temps de monter au grenier. Cinq heures, c'est pour la digue.

(Un temps.)

MARTHE. Il me reste trois heures.

SIMON. Il te reste une heure pour eux. Après, il ne te restera que la digue.

CAMILLE. Une heure pour quoi faire ? Ils ne peuvent pas sortir. La route est sous l'eau, le tracteur ne passera pas le gué.

MARTHE. Un bateau.

SIMON. Marthe.

MARTHE. Un bateau à fond plat passe partout où il y a quarante centimètres d'eau. La route des Aulnes, c'est quarante centimètres, peut-être soixante. Les pompiers ont trois bateaux. Camille, appelle le centre de secours. Je veux un bateau pour la butte des Aulnes. Tout de suite.

CAMILLE. Ils ont les trois aux Prés-Neufs. Pour les gens qui n'ont pas cru le haut-parleur.

MARTHE. Alors ils en prennent un aux Prés-Neufs et ils l'envoient aux

Aulnes. Ce sont mes bateaux, c'est ma commune, c'est ma mère. Appelle.

(Camille décroche le téléphone fixe, compose. Simon regarde Marthe.)

SIMON. Si tu prends un bateau aux Prés-Neufs pour aller chercher maman, il faudra le dire aussi, demain.

MARTHE. Je dirai tout, demain. Tout ce que tu voudras. Ce soir, je veux un bateau.

CAMILLE. Centre de secours ? Mairie de Pontvieux. La maire demande un bateau pour la butte des Aulnes. Deux personnes, dont une qui ne marche pas. Oui. J'attends.

(Camille attend, le combiné contre l'oreille. Marthe et Simon ne se regardent pas. La pluie.)

(Noir.)

ACTE III : TROIS HEURES ET DEMIE

SCÈNE 1

(La même salle. Sur la table, le classeur bleu, des gobelets, trois feuilles froissées. Simon, en tee-shirt, son ciré pendu au dossier d'une chaise, écrit sur une quatrième feuille. Camille au registre, le combiné du fixe posé à côté, décroché. La pluie, plus fine.)

CAMILLE. Trois heures vingt-cinq. Six mètres trente-quatre.

(Camille écrit. Simon froisse la feuille, en prend une autre.)

CAMILLE. C'est la cinquième.

SIMON. Je sais compter.

CAMILLE. Elle disait combien de temps, la maire ?

SIMON. Le temps de parler au chef de centre. Il est venu exprès, il est en bas, dans le hall. Ils sont tous les deux debout devant la carte des pompiers, et elle lui pose des questions auxquelles il a déjà répondu au téléphone.

CAMILLE. Pourquoi ?

SIMON. Parce que, debout devant une carte, on peut dire non plus longtemps.

(Un temps. Camille raccroche le combiné.)

CAMILLE. Mon père a signé la convention. En 2006.

SIMON. Tout le monde a signé.

CAMILLE. Pas votre mère.

SIMON. Pas ma mère.

CAMILLE. Il a touché l'indemnité. Il a acheté la grange haute avec, sur la côte, pour mettre les bêtes au sec si un jour. Il disait : « C'est de l'argent qu'on nous donne pour une chose qui n'arrivera pas. » Il disait que la maire l'avait promis dans la salle des fêtes.

SIMON. Elle ne l'a pas promis. Elle a dit « en cas de crue exceptionnelle ». Elle l'a dit trois fois. Personne n'a entendu « exceptionnelle ».

CAMILLE. J'y étais.

SIMON. À la salle des fêtes ?

CAMILLE. J'avais quatre ans. Je me souviens d'un gâteau aux pommes, de chaises en fer qui faisaient du bruit, et d'un homme debout qui montrait une carte avec toute la plaine coloriée en bleu.

SIMON. C'était moi. Le bleu, c'était moi.

CAMILLE. Vous aviez des cheveux.

SIMON. J'avais des cheveux.

(La radio grésille. Une voix, des chiffres. Camille note sans lever la tête.)

CAMILLE. Trois heures trente-cinq. Six mètres trente-sept.

(Un temps.)

SIMON. Je l'ai coloriée à la main, cette carte, la veille, au feutre. Onze fermes. Le Gué, chez vous. La Grange-Basse, les Mercier. Le Moulin-Neuf. Les Trois-Chênes. La ferme Rousseau. La Pâturage. Les deux Bordes, la grande et la petite. La Croix. La Saulaie. Et la butte. J'ai laissé la butte en blanc, au milieu, un rond blanc. Ta mère...

CAMILLE. Ma mère est partie quand j'avais six ans.

SIMON. Pardon.

CAMILLE. Vous ne pouviez pas savoir. Vous étiez déjà rue des Saules.

(Un temps.)

CAMILLE. Après, c'est chez votre mère que j'allais, après l'école. Le car me laissait au carrefour, je montais la butte à pied, elle m'attendait dans la cuisine. J'ai fait mes devoirs sur sa toile cirée pendant dix ans. Elle me faisait réciter les tables avec des noix. Une noix par bonne réponse. Elle disait que je finirais avec des dents de rongeur.

SIMON. Elle nous faisait le même coup.

CAMILLE. Elle m'a parlé de vous. Le petit qui mesurait tout. Qui mesurait la hauteur de l'eau dans le fossé avec une règle de couturière, tous les matins, et qui l'écrivait dans un carnet.

SIMON. Je l'ai encore, le carnet.

CAMILLE. Elle disait : « Simon sait toujours où sera l'eau. Marthe sait toujours où seront les gens. »

(Simon pose le stylo.)

SIMON. Elle a dit ça ?

CAMILLE. Plusieurs fois. Elle disait aussi que vous ne veniez pas assez.

SIMON. Ça, je savais.

(La radio grésille. Camille note.)

CAMILLE. Trois heures quarante-cinq. Six mètres trente-neuf. Il reste une heure et quart.

(Un temps.)

CAMILLE. Si le bateau part, je viens.

SIMON. Il ne partira pas.

CAMILLE. S'il part.

SIMON. Si un bateau part, c'est moi qui pars. Je connais le chemin par les haies. Je sais où sont les clôtures sous l'eau, où est le fossé, où le courant tourne. Toi, tu restes au registre.

CAMILLE. Pourquoi ?

SIMON. Parce qu'il faut quelqu'un qui écrive l'heure.

CAMILLE. N'importe qui peut écrire l'heure.

SIMON. Non. Plus elle, plus moi. Plus maintenant. À partir de cette nuit, chaque fois qu'elle ou moi on écrira une heure, quelqu'un se demandera si

c'est la vraie. Toi, on te croira.

CAMILLE. Je n'ai pas demandé qu'on me croie.

SIMON. Personne ne demande ça.

(Un temps. Camille regarde la feuille devant Simon.)

CAMILLE. Qu'est-ce que vous écrivez, qui vous prend cinq feuilles ?

SIMON. Le chiffre. Le chiffre, c'est une ligne. C'est ce qui vient après le chiffre que je n'arrive pas à écrire.

CAMILLE. Et si elle n'ouvre pas ? Si elle attend le bateau, et que le bateau ne part pas ?

SIMON. Alors les Saules partiront.

CAMILLE. Je peux appeler le déversoir. Ils sont à trois kilomètres, ils ont la radio, ils attendent un ordre. Je dis : « Ici mairie, ouverture. » Ils ouvrent.

SIMON. Ils n'ouvriront pas sur ta voix. Il leur faut l'ordre signé de la maire, lu à la radio avec l'heure et le numéro. Article six.

CAMILLE. Votre règlement.

SIMON. Mon règlement. Je l'ai écrit pour que personne ne puisse noyer la plaine tout seul, en pleine nuit, sur un coup de tête.

CAMILLE. Et ce soir, personne ne peut la sauver, la plaine, tout seul. Ni la ville. Il faut que ce soit elle.

SIMON. Il faut que ce soit elle.

CAMILLE. Vous l'avez écrit pour ça aussi ?

SIMON. Non. Mais c'est ce qu'il fait.

(On entend des pas dans l'escalier. Simon reprend le stylo.)

SCÈNE 2

(Marthe entre. Elle a son manteau sur les épaules, mouillé. Elle va directement à la carte.)

SIMON. Alors ?

MARTHE. Il dit non.

CAMILLE. Pour le bateau ?

MARTHE. Il dit que la Vionne passe déjà par le fossé des Aulnes. Que sur la route, ce n'est plus quarante centimètres d'eau, c'est quarante centimètres de rivière, avec du courant dedans et des troncs. Il a perdu un bateau tout à l'heure aux Prés-Neufs, contre un poteau, deux hommes à l'eau, on les a repêchés. Il dit qu'il ne mettra pas un bateau dans la plaine avant le jour.

SIMON. Il a raison.

MARTHE. Je sais qu'il a raison. Je ne lui ai pas demandé d'avoir raison.

SIMON. Donne-moi le bateau, j'y vais. Je connais les haies.

MARTHE. Il ne te donnera pas de bateau. Je lui ai demandé. Je lui ai dit que tu connaissais les haies. Il m'a dit que les haies, à cette heure-ci, sont à deux mètres sous l'eau dans les creux et que c'est là que son bateau s'est retourné. Il m'a dit : « Madame la maire, je ne vous laisserai pas noyer votre frère pour sauver votre mère. Choisissez une seule personne à perdre cette nuit, c'est déjà beaucoup. »

(Un temps.)

CAMILLE. Il a dit ça ?

MARTHE. Il a trente ans de métier. Il a le droit.

SIMON. À quelle heure, un bateau ?

MARTHE. À six heures. Quand les Prés-Neufs seront vides. S'il fait assez clair.

SIMON. Six heures, c'est trop tard.

MARTHE. Pour qui ?

SIMON. Pour tout le monde. À six heures, si tu n'as pas ouvert, il n'y aura plus de digue aux Saules. Et si tu as ouvert, l'eau sera dans la cuisine avant le bateau.

MARTHE. Tu as dit « peut-être ».

SIMON. Quoi ?

MARTHE. Tout à l'heure. Tu as dit « six quatre-vingts, six quatre-vingt-dix, je ne sais pas ». Tu as dit : « Ça peut tenir jusqu'au matin. » Je t'ai entendu.

SIMON. J'ai dit aussi que ça pouvait partir dans une heure.

MARTHE. La digue a tenu en 2016 avec des bouillons. Elle a tenu en quatre-vingt-quatorze. Elle tient depuis cent ans, avec ou sans ton argile. Si j'attends six heures. Si le bateau part à six heures, s'il les ramène, et que j'ouvre à six heures et quart...

SIMON. À six heures et quart, ouvrir le déversoir ne servira plus à rien. La plaine n'aura pas le temps de se remplir avant le pic. Tu noieras les Aulnes, et les Saules partiront quand même. Les Aulnes et les Prés-Neufs. Les deux.

MARTHE. Si la digue tient.

SIMON. Elle ne tiendra pas.

MARTHE. Tu n'en sais rien. Tu viens de le dire, tu n'en sais rien.

SIMON. Je sais qu'il n'y a pas d'argile aux Saules. Je le sais parce que j'ai barré la phrase qui le disait. Et toi aussi, tu le sais, maintenant. Tu ne peux plus faire comme si tu ne savais pas.

MARTHE. Je ne fais semblant de rien.

SIMON. Tu fais exactement comme en 2006. Tu cherches le chiffre qui t'arrange et tu me demandes de le signer.

MARTHE. Alors donne-m'en un autre, de chiffre. Le déversoir a six vannes. Si j'en ouvre trois ?

SIMON. Trois vannes.

MARTHE. Trois vannes. La moitié de l'eau dans la plaine. La moitié de la hauteur à la butte. Un mètre au lieu de deux. Un mètre, c'est la cuisine, ce n'est pas le plafond. Et le pont baisse de trente centimètres au lieu de soixante. Trente centimètres, Simon, ça nous met sous ton six quatre-vingts.

(Simon va à la carte. Il regarde longtemps, sans répondre.)

SIMON. Non.

MARTHE. Tu n'as pas calculé.

SIMON. Je l'ai calculé en 2005. Je l'ai calculé en juillet, dans le grenier. Je l'ai calculé tout à l'heure sur la digue, à genoux dans la boue, avec la lampe. Trois vannes, la plaine se remplit moins vite, mais elle se remplit quand même jusqu'au même niveau, parce que la plaine est une cuvette. Elle met seulement plus de temps. Un mètre à la butte vers sept heures, deux mètres vers dix heures. Et pendant ce temps-là, le pont ne baisse que de vingt centimètres. Les Saules ne tiennent pas avec vingt centimètres.

MARTHE. Tu en es sûr ?

SIMON. Je suis sûr de la cuvette. La cuvette, c'est de la géographie. Ce n'est pas moi qui l'ai barrée.

(Un temps.)

SIMON. À moitié, tu noies la plaine et tu ne sauves rien.

(Un temps. Marthe s'assoit.)

CAMILLE. Quatre heures moins cinq. Six mètres quarante et un.

(Un temps.)

CAMILLE. Appelez-les.

MARTHE. Quoi ?

CAMILLE. Appelez la maison. Ils sont réveillés, maintenant. Avec la radio, la pluie, ils sont réveillés. Avant de décider quoi que ce soit, appelez-les. Vous leur devez ça. Moi, je le dois à mon père.

(Marthe regarde Camille. Puis elle prend son portable, compose. On entend la sonnerie, deux fois, puis on décroche.)

MARTHE. Yann ? C'est Marthe.

(Un temps.)

MARTHE. Oui. Elle me l'a dit. Elle m'a dit que tu ronflais.

(Un temps.)

MARTHE. Écoute-moi. Il faut que tu la montes au grenier. Maintenant. Pas dans une heure, maintenant.

(Un temps.)

MARTHE. Je sais qu'elle ne veut pas. Tu la prends dans tes bras et tu la montes. Elle pèse quarante kilos. Elle te mordra, elle te traitera de tous les noms, tu la montes.

(Un temps.)

MARTHE. Dans l'escalier ? Assise ?

(Un temps.)

MARTHE. Sur quelle marche ?

(Un long temps.)

MARTHE. Passe-la-moi.

(Un temps.)

MARTHE. Elle ne veut pas me parler. Bon. Non, ne la force pas. Ne la force pas à ça.

(Un temps.)

MARTHE. Oui. Camille est là. Attends.

(Elle tend le portable à Camille. Camille le prend.)

CAMILLE. Papa.

(Un temps.)

CAMILLE. Oui. À la mairie. Jusqu'au matin.

(Un temps.)

CAMILLE. Je sais. J'ai vu le message. Un mot, papa. « Arrivé. » Tu ne pouvais pas en écrire deux ?

(Un temps.)

CAMILLE. Elle est où, exactement ?

(Un temps.)

CAMILLE. Avec son manteau. Et son sac à main. Sur la deuxième marche.

(Un temps.)

CAMILLE. Alors monte, toi. Monte au grenier, toi au moins. Papa. Écoute-moi. Si on ouvre...

(Un long temps. Camille écoute. Camille ne dit rien.)

CAMILLE. D'accord.

(Un temps.)

CAMILLE. Je lui dis. Oui. Moi aussi.

(Camille rend le portable à Marthe, qui le prend sans regarder Camille.)

MARTHE. Qu'est-ce qu'il a dit ?

CAMILLE. Il dit que la grange haute est au sec. Que les bêtes sont au sec. Que votre mère a mis son manteau, qu'elle a pris son sac à main, qu'elle s'est assise sur la deuxième marche de l'escalier, et qu'elle ne bougera pas de là. Elle dit que c'est là que l'eau s'arrête. Il dit qu'il restera avec elle sur la marche du dessus.

MARTHE. Et ?

CAMILLE. Il dit d'ouvrir.

(Un temps.)

CAMILLE. Il dit : « Dis à Marthe d'ouvrir. On a touché l'argent pour ça. »

(Un long temps. La pluie. Marthe se lève.)

SCÈNE 3

(Marthe va à la table. Elle tend la main vers Simon. Simon lui donne la feuille qu'il était en train d'écrire. Elle la lit, debout.)

MARTHE. Lis-la.

SIMON. Tu l'as lue.

MARTHE. Lis-la à voix haute. Camille l'écrira au registre.

(Simon reprend la feuille.)

SIMON. « Pontvieux, le vingt-six mars, quatre heures douze. Avis de l'ingénieur de la digue. Au-delà de six mètres quatre-vingts à l'échelle du pont, la rupture de la digue est probable au tronçon des Saules, dont le noyau d'argile n'a jamais été réalisé, contrairement à ce qu'indique le procès-verbal de réception du vingt-neuf décembre 2006. Avis : ouverture immédiate du déversoir des Aulnes. Simon Aubry, ingénieur. »

(Un temps. Camille écrit.)

MARTHE. « Contrairement à ce qu'indique. »

SIMON. C'est ce qui venait après le chiffre.

MARTHE. C'est bien écrit.

SIMON. J'ai eu cinq feuilles pour m'entraîner.

(Il signe. Il pose la feuille devant Marthe.)

MARTHE. Camille. Une page neuve.

CAMILLE. Voilà.

MARTHE. Ordre numéro...

CAMILLE. Il n'y a jamais eu d'ordre avant.

MARTHE. Alors numéro un.

(Camille écrit. Marthe dicte, lentement. Camille répète à mi-voix, en écrivant.)

MARTHE. « Ordre d'ouverture numéro un. Le vingt-six mars, quatre heures dix-neuf. Vu le règlement du déversoir des Aulnes, article quatre. Vu l'avis écrit de l'ingénieur de la digue de quatre heures douze. La maire de Pontvieux ordonne l'ouverture totale du déversoir des Aulnes. »

CAMILLE. « Totale. »

MARTHE. Totale. À moitié, ça noie la plaine et ça ne sauve rien.

CAMILLE. « Totale. » Et après ?

MARTHE. Après, rien. La signature.

SIMON. Je signe avec toi.

MARTHE. Non.

SIMON. On a signé à deux, en 2006.

MARTHE. En 2006, le règlement n'existait pas. Article quatre : « ordonnée par la maire ». Pas « par la maire et son frère ». Tu as donné ton avis. Ceci, c'est mon ordre.

SIMON. Marthe.

MARTHE. Tu voulais que personne ne puisse noyer la plaine tout seul. Tu as réussi. Je ne la noie pas toute seule. Mais c'est moi qui la noie.

(Camille tourne le registre vers Marthe. Marthe prend le stylo de Camille.)

MARTHE. Il est à toi, ce stylo ?

CAMILLE. C'est celui de la mairie.

MARTHE. Bon.

(Elle signe. Elle repose le stylo à côté du registre. Elle ne retire pas sa main.)

MARTHE. Lis-leur.

(Camille prend la radio.)

CAMILLE. Déversoir, ici mairie de Pontvieux. Ordre d'ouverture numéro un, quatre heures dix-neuf. La maire ordonne l'ouverture totale du déversoir des Aulnes. Je répète. Ouverture totale. Confirmez.

(La radio grésille. Une voix, quelques mots.)

CAMILLE. Oui. Signé. Avec l'avis de l'ingénieur.

(La radio grésille de nouveau. Une question, plus longue. Camille ne répond pas tout de suite. Camille regarde Marthe.)

CAMILLE. Ils demandent si la butte a été évacuée.

MARTHE. Dis-leur la vérité.

CAMILLE. Non. La butte n'a pas été évacuée. Il y a deux personnes dans la maison. L'ordre est maintenu. Terminé.

(Un temps. La radio se tait.)

(Puis, au loin, une sirène. Une longue note, qui monte et qui reste. On l'entend à travers la pluie.)

(Personne ne bouge.)

SIMON. Le bas des Aulnes dans une demi-heure. Le fossé coule depuis trois heures, la plaine a déjà de l'eau.

MARTHE. Je sais.

SIMON. La butte dans une heure. Pas deux.

MARTHE. Je sais, Simon.

(La sirène s'arrête. On n'entend plus que la pluie.)

CAMILLE. Quatre heures vingt-deux. Six mètres quarante-six.

(Camille écrit.)

(Noir.)

ACTE IV : L'AUBE

SCÈNE 1

(La même salle. Une lumière grise entre par les fenêtres. Le registre ouvert, sans personne devant. Marthe à la fenêtre, debout. Simon entre, de nouveau couvert de boue, la frontale allumée sur le front. Il l'éteint.)

SIMON. Les Saules ont tenu.

(Marthe ne se retourne pas.)

SIMON. Les bouillons ont arrêté de grandir vers cinq heures et demie. À six heures, l'eau sortait claire. Les gars de la voirie dorment dans le camion, sur les sacs. Le pont est à six mètres cinquante-huit. Ça baisse depuis six heures moins le quart.

MARTHE. Camille me l'a dit.

SIMON. Où est Camille ?

MARTHE. En bas, avec le chef de centre. Ils comptent les gens des Tilleuls.

(Un temps.)

SIMON. La maison ?

MARTHE. Le fixe ne sonne plus depuis cinq heures et demie. Il a sonné dans le vide, puis plus rien. Le boîtier internet est dans l'entrée, par terre.

SIMON. Et Yann ?

MARTHE. Messagerie.

(Un temps. Simon vient près d'elle, à la fenêtre.)

MARTHE. On voit la plaine, d'ici. Je ne savais pas. Vingt-cinq ans dans ce bureau, je n'avais jamais vu qu'on voyait la plaine. Il faut qu'il y ait de l'eau dessus.

SIMON. C'est la lumière. Elle renvoie le ciel.

MARTHE. Où est le rond blanc ?

(Simon montre, du doigt, à travers la vitre.)

SIMON. Là. À gauche du peuplier. Le carré sombre, c'est le toit de la maison. On voit la cheminée.

MARTHE. Elle fume ?

SIMON. Non.

(Un temps.)

MARTHE. Tu te souviens de la marque ?

SIMON. Sur la deuxième marche.

MARTHE. Le trait rouge. Grand-père l'avait peint après cinquante-cinq, avec la peinture du tracteur, et papa l'a repassé chaque printemps. Elle avait quinze ans, en cinquante-cinq. Elle nous racontait que son père avait monté le cochon dans l'escalier, le cochon dans les bras, et qu'il hurlait, le cochon, toute la nuit, sur le palier. Et que le matin, l'eau était là. Juste là, au bord du trait.

SIMON. Je le mesurais tous les dimanches. Avec la règle de couturière. Douze centimètres au-dessus de la première marche. Douze centimètres. Toujours. Je ne comprenais pas pourquoi je trouvais toujours la même chose, j'avais sept ans, je croyais que l'eau allait revenir et que le trait bougerait.

MARTHE. Elle s'est assise dessus. Sur le trait.

SIMON. Je sais.

MARTHE. Avec son sac à main. Qu'est-ce qu'il y a dans son sac à main, Simon ? Qu'est-ce qu'on prend dans son sac à main pour s'asseoir dans un escalier ?

SIMON. Ses lunettes. Son chapelet, qu'elle ne dit plus. Les papiers de la maison.

MARTHE. Les papiers de la maison.

SIMON. Elle les a toujours eus dans son sac. Depuis la convention. Elle disait : « Si un jour ils viennent me demander de signer, je veux pouvoir leur montrer que c'est à moi. »

(Un temps.)

SIMON. Je vais à la préfecture à neuf heures. Avec le classeur.

MARTHE. Nous allons à la préfecture à neuf heures.

SIMON. Tu n'as rien barré, toi. C'est mon écriture.

MARTHE. J'ai mis mes initiales à côté. Et en octobre 2007, c'est moi qui ai présenté la décision modificative. Personne ne t'a donné de chaise ce jour-là non plus.

SIMON. Tu vas perdre la mairie.

MARTHE. La mairie n'est pas à moi. Je l'ai seulement gardée longtemps.

(Un temps.)

SIMON. Le chef de centre met un bateau à l'eau à sept heures. Le courant a baissé, il fait jour. Je pars avec eux.

MARTHE. Il veut bien, maintenant ?

SIMON. Il fait jour. Et je lui ai dit que je ne lui demandais pas la permission.

(Un temps.)

SIMON. Viens avec moi.

MARTHE. Dans le bateau ?

SIMON. Il y a de la place. Le chef ne dira rien.

MARTHE. Le chef dira que la maire a quitté sa mairie un matin de crue pour aller chercher sa mère. Et il aura raison. Il faut que je reste à l'endroit où on peut me trouver. Les gens des Prés-Neufs vont rentrer chez eux à huit heures, ils vont voir leurs caves, ils vont appeler ici. Il faut que quelqu'un décroche et que ce soit moi.

SIMON. Camille peut décrocher.

MARTHE. Camille a décroché toute la nuit.

(Un temps.)

SIMON. Le carnet. Celui du fossé, et les autres après lui. Quarante ans de mesures, et mes doubles des dix-neuf rapports, avec la page trois. Dans mon bureau, à la digue, le tiroir de gauche.

MARTHE. Pourquoi tu me dis ça ?

SIMON. À neuf heures, ils voudront savoir depuis quand je savais. Tout est dedans, daté, de ma main. Si le bateau me retient là-bas, apporte-leur tout. Ne les laisse pas chercher.

(Il remet son ciré. Il rallume la frontale, l'éteint.)

MARTHE. Simon.

SIMON. Oui.

MARTHE. Prends une chemise sèche, en arrivant. Dans l'armoire de ta chambre. Ta chambre est en haut, sous le toit, elles sont sèches. Elle les a

repassées.

SIMON. Je sais.

(Il sort. Marthe reste à la fenêtre.)

SCÈNE 2

(Camille entre, deux gobelets de café à la main. Camille en pose un sur le rebord de la fenêtre, près de Marthe, et va au registre avec l'autre.)

CAMILLE. Simon est parti avec le bateau.

MARTHE. Je sais.

CAMILLE. Les Tilleuls sont vides. La dernière ambulance est partie à cinq heures dix. Quarante et un sur quarante et un. La dame qui ne pouvait pas être assise est à l'hôpital, elle a demandé son dentier, ils l'ont oublié, quelqu'un y retourne. Aux Prés-Neufs, il y a de l'eau dans les caves, rue des Saules et rue du Moulin. Pas dans les rues. L'école est sèche.

MARTHE. L'école est sèche.

CAMILLE. J'ai noté.

(Un temps. Marthe ne touche pas au café.)

MARTHE. Assieds-toi, Camille.

CAMILLE. Je suis au registre.

MARTHE. On tient très bien un registre sur une chaise. Les gens qui ont tenu ce registre avant toi étaient assis. Il y en a eu pendant soixante-dix ans. Il y a le registre de cinquante-cinq, aux archives, à côté de l'armoire grise. Tu verras, l'écriture penche de plus en plus vers le matin.

(Camille s'assoit.)

MARTHE. Qu'est-ce qu'elle disait de moi ?

CAMILLE. Qui ?

MARTHE. Dans sa cuisine. Pendant les devoirs. Avec les noix.

(Un temps.)

CAMILLE. Elle découpait vos articles. Dans le journal. Quand il y avait votre photo, à une inauguration, devant un ruban. Elle les découpait avec les ciseaux à volaille, parce que ses ciseaux de couture, on n'y touchait

pas. Elle les rangeait dans la boîte à couture, sous le tiroir à boutons.

MARTHE. La boîte à couture est au grenier.

CAMILLE. Alors vos articles sont au grenier.

MARTHE. Qu'est-ce qu'elle disait ?

CAMILLE. Elle disait que vous l'appeliez tous les dimanches à midi. À midi pile. Et que vous raccrochiez à midi douze. Elle regardait la pendule. Elle disait : « Douze minutes. Comme les douze centimètres du trait. Ma fille m'aime exactement jusqu'au trait. »

(Un temps.)

MARTHE. J'avais le conseil des adjoints à midi et quart.

CAMILLE. Le dimanche ?

MARTHE. Non. Le dimanche, il n'y avait rien.

(Un temps.)

CAMILLE. Je peux vous demander quelque chose ?

MARTHE. Cette nuit, tu peux tout me demander. Demain, je ne serai peut-être plus quelqu'un à qui on demande.

CAMILLE. Cette nuit, quand vous avez signé l'ordre, vous saviez ce que vous signiez.

MARTHE. Oui.

CAMILLE. Et en 2006 ? Le vingt-neuf décembre, quand il neigeait ?

MARTHE. En 2006 aussi. Je le savais. Je me suis seulement arrangée pour l'oublier. C'est plus long qu'une signature, d'oublier. Une signature, ça prend une seconde. Oublier, il m'a fallu dix-neuf ans, et il faut s'y remettre tous les matins.

CAMILLE. Mon père ne savait pas.

MARTHE. Non. Ton père a signé une convention que je lui ai présentée dans une salle des fêtes, avec un gâteau aux pommes. Il a cru ce que je disais. Il a cru ce que je disais à la télévision.

CAMILLE. Il le croit encore. Il a dit : « On a touché l'argent pour ça. » Il croit que c'était le prix. Que la plaine était payée pour être noyée un jour, et que ce jour-là, c'était juste la malchance. Il ne sait pas que la plaine a été noyée pour trois cents mètres d'argile qu'on n'a pas mis.

MARTHE. Tu le lui diras.

CAMILLE. Non.

(Un temps.)

CAMILLE. Vous.

MARTHE. Moi.

CAMILLE. Vous irez au Gué, quand l'eau aura baissé. Vous monterez dans la grange haute. Vous lui direz. Pas à la télévision. Dans la grange, devant les vaches.

MARTHE. J'irai.

(Un temps.)

MARTHE. Relis-moi la nuit.

CAMILLE. Toute ?

MARTHE. Les heures. Les cotes. Ce que tu as écrit à côté.

(Camille tourne les pages en arrière. Camille lit, sans hâte.)

CAMILLE. « Vingt-trois heures. Cinq mètres cinquante-huit. Préfecture : reste à disposition. » « Vingt-trois heures dix. Cinq mètres soixante et un. » « Vingt-trois heures quinze. Arrivée de l'ingénieur de la digue. Bouillons aux Saules. » « Vingt-trois heures cinquante. Appel de madame Odette Aubry, butte des Aulnes. » « Une heure. Cinq mètres quatre-vingt-quinze. » Celle-là, c'est votre écriture. « Une heure cinquante. Moulins, sept mètres zéro cinq. Pic avancé. » « Deux heures. Demande de bateau, centre de secours. » « Trois heures cinquante-cinq. Refus du bateau. » « Quatre heures douze. Avis de l'ingénieur. » « Quatre heures dix-neuf. Ordre numéro un. » « Quatre heures vingt-deux. Six mètres quarante-six. Sirène. » « Cinq heures trente. La ligne de la butte ne répond plus. » « Cinq heures quarante. Six mètres soixante et onze. » « Six heures. Six mètres soixante-huit. En baisse. »

(Un temps.)

CAMILLE. Après, j'ai juste écrit les chiffres.

MARTHE. Six mètres soixante et onze.

CAMILLE. C'est le plus haut.

MARTHE. Neuf centimètres sous le chiffre de Simon.

CAMILLE. Neuf centimètres.

MARTHE. Si je n'avais pas ouvert, on ne saura jamais si elle aurait tenu. On ne saura jamais. C'est ça qu'on va me dire, et ils auront raison : peut-être qu'elle aurait tenu.

CAMILLE. Elle n'avait pas d'argile.

MARTHE. Non. Elle n'avait pas d'argile.

(Sur la table, le portable de Camille vibre. Camille le regarde. Ne le prend pas tout de suite.)

SCÈNE 3

(Camille prend le portable.)

CAMILLE. Papa.

(Un temps.)

CAMILLE. Je t'entends mal. Il y a du vent. Tu es où ?

(Un temps.)

CAMILLE. Sur le toit. Par la lucarne du grenier. D'accord.

(Un temps.)

CAMILLE. Oui, il fait jour. On voit la cheminée, d'ici. Simon l'a vue.

(Un temps.)

CAMILLE. Papa. Elle est où ?

(Un long temps. Camille écoute. Marthe, à la fenêtre, ne se retourne pas.)

CAMILLE. Ne raccroche pas. Simon arrive. Il est parti à sept heures avec le bateau des pompiers, il passe par les haies.

(Un temps.)

CAMILLE. Tu le vois ? Avec une lampe sur la tête. Oui. C'est lui.

(Un temps.)

CAMILLE. Garde ta batterie. Raccroche, garde ta batterie pour lui. Je reste là. Je ne bouge pas.

(Camille pose le portable sur le registre. Un temps. Marthe ne demande

rien.)

CAMILLE. Il est sur le toit depuis que le jour se lève. Il est sorti par la lucarne, pour avoir du réseau et pour qu'on le voie. Il a froid aux mains. Il voit le bateau, il est à deux haies de la maison.

(Un temps.)

CAMILLE. À cinq heures vingt, l'eau est entrée sous la porte. Elle était sur la deuxième marche, avec son manteau et son sac. Lui, sur la marche du dessus. L'eau a recouvert le carrelage, puis la première marche. Il dit que ça montait vite, qu'on la voyait monter. Elle a dit : « Tu vois, Yann. Elle va s'arrêter. »

(Un temps.)

CAMILLE. Vers six heures moins vingt, l'eau a touché le trait. Il lui a dit de monter. Elle a dit : « Monte, toi. Moi, je regarde où elle s'arrête. » Il a voulu la prendre dans ses bras. Elle tenait la rampe. Avec les deux mains. Il dit qu'il n'a pas pu. Il ne voulait pas lui casser les doigts.

(Un temps.)

CAMILLE. Alors elle lui a demandé de monter au grenier voir si les albums étaient au sec. Il est monté. Les albums étaient au sec. Quand il a voulu redescendre, la porte du grenier ne s'ouvrait plus. Le bois avait gonflé avec l'humidité, elle s'était coincée derrière lui.

(Un temps.)

CAMILLE. Il l'a appelée, à travers la porte. Elle lui a répondu. Elle lui a dit de ne pas forcer, qu'il allait se démettre l'épaule. Elle lui disait où était l'eau. La quatrième marche. La cinquième. Il a donné des coups d'épaule dans la porte, longtemps. Quand elle a cédé, l'eau couvrait la moitié de l'escalier.

(Un temps.)

CAMILLE. Il l'a appelée. Il dit qu'il l'a appelée longtemps. Il ne l'a plus entendue après six heures vingt.

(Un long temps. La pluie. Marthe se retourne. Elle vient à la table. Elle regarde le registre, le portable posé dessus.)

MARTHE. Une page neuve.

(Camille tourne la page.)

MARTHE. Quelle heure ?

CAMILLE. Sept heures douze.

MARTHE. Le pont ?

CAMILLE. Six mètres cinquante-deux.

MARTHE. Écris. « Sept heures douze. Six mètres cinquante-deux. »

(Camille écrit.)

MARTHE. « Le tronçon des Saules a tenu. »

(Camille écrit.)

MARTHE. « Les travaux de ce tronçon, réservés au procès-verbal de réception du vingt-neuf décembre 2006, n'ont jamais été réalisés. La réserve a été levée ce jour-là par la maire et par l'ingénieur de la digue, qui le savaient. En octobre 2007, la maire a affecté à d'autres dépenses les crédits votés pour ces travaux. Elle a signé dix-neuf rapports qui le disaient. »

(Camille écrit. Le stylo s'arrête.)

CAMILLE. « Qui le disaient. »

MARTHE. « Qui le disaient, page trois. »

(Camille écrit.)

MARTHE. « Cette nuit, la plaine des Aulnes a été inondée sur ordre de la maire, à quatre heures dix-neuf. »

(Camille écrit.)

MARTHE. « Madame Odette Aubry, quatre-vingt-six ans, butte des Aulnes... »

(Elle s'arrête.)

CAMILLE. J'écris « disparue » ?

MARTHE. Non.

(Un temps.)

MARTHE. Écris : « Restée sur la deuxième marche. »

(Camille écrit. Un temps.)

MARTHE. Laisse de la place, en dessous. Pour Simon. Il signera en rentrant.

CAMILLE. Combien de place ?

MARTHE. Une ligne. Il écrit petit.

(Camille saute une ligne. Camille tourne le registre vers Marthe et lui tend le stylo. Marthe signe. Elle repose le stylo.)

MARTHE. Relis-moi la signature.

CAMILLE. « Marthe Aubry. »

MARTHE. Écris à côté : « maire de Pontvieux ».

CAMILLE. C'est déjà imprimé, en haut de la page.

MARTHE. Écris-le quand même. À la main.

(Camille écrit.)

(Marthe prend son manteau sur le dossier d'une chaise. Elle le met.)

MARTHE. Je descends dans le hall. Les gens des Prés-Neufs vont commencer à arriver. Je veux être en bas de l'escalier quand ils entreront.

CAMILLE. Et la préfecture ? À neuf heures ?

MARTHE. J'y serai, avec Simon et le classeur. Le registre, c'est toi qui le porteras. Toi, on te croira.

(Elle va vers la porte. Elle s'arrête.)

MARTHE. Camille.

CAMILLE. Oui.

MARTHE. Ton père. Quand le bateau le ramènera, tu viens me chercher. Et dis-lui que je viendrai au Gué. Dans la grange haute. Dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire, et que ce sera long.

CAMILLE. Je lui dirai.

(Marthe sort. On entend ses pas dans l'escalier, puis la porte, en bas.)

(Il ne reste que Camille, au registre. Le jour monte. La radio grésille. Une voix, quelques chiffres.)

CAMILLE. Mairie de Pontvieux. Bien reçu.

(Camille écrit.)

CAMILLE. Sept heures vingt. Échelle du pont : six mètres quarante-huit. En baisse.

(Camille pose le stylo. La pluie, sur les vitres.)

(Noir.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.